

Richard WEIHE

Mer d'encre

**Roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann**



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage traduit avec le concours de
PRO HELVETIA

Titre original : *Meer der Tusche*

- © 2003, Nagel & Kimche im Carl Hanser Verlag, Munich
- © 2004, Editions Jacqueline Chambon, Nîmes
pour la traduction française
- © 2006, 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN 13 : 978-2-8097-1329-9
ISSN : 1251-6007

1 Après avoir chevauché toute la nuit, les messagers atteignirent la frontière nord le 26 avril à midi et remirent une missive au général Wu Sangui chargé du commandement. Celui-ci apprit alors que Li Zicheng, le chef des rebelles, venait d'attaquer et d'occuper Pékin. Face au péril, l'empereur s'était pendu. L'avenir de la dynastie ne tenait plus qu'à un fil.

Le général avait pour mission de protéger la frontière contre le peuple mandchou. C'était le nom que se donnaient les tribus unifiées des Djourdjes de Mandchourie. Ils avaient rebaptisé la ville de Shenyang, Moukden. Depuis leur nouvelle capitale, ils étendaient peu à peu leur puissance vers l'ouest, vers les terres frontalières de la Chine, vers la Grande Muraille.

Par désespoir et sous la pression des événements, le général Wu ouvrit la frontière et demanda l'aide des Mandchous pour sa campagne contre le rebelle Li. Les voisins n'hésitèrent pas à se porter au secours de l'adversaire. L'union de leurs forces permit aux armées naguère ennemies d'expulser Li de la capitale. Ceci eut lieu le 2 juin.

Les troupes du général Wu pourchassèrent les rebelles au cours de leur retraite vers l'ouest. Le 6 juin, les Mandchous prirent à leur tour Pékin, sans rencontrer de résistance. Ce jour-là commença leur conquête de la Chine. Cela se passa au début de l'été 1644. Les Mandchous mirent fin au règne tricentenaire des Ming et proclamèrent le début d'une nouvelle ère.

Cependant, le sud de l'immense empire n'était pas encore conquis.

2 De ses nombreuses femmes et concubines, le fondateur de la dynastie des Ming eut trente-deux enfants, dont vingt-six garçons. Son dix-septième fils naquit en l'an 1378. Il reçut le titre de premier roi des Ning et fonda la lignée Ning de la maison impériale. L'empereur lui attribua la province du Jiangxi, au sud du Yang-tseu-kiang. La capitale en était Nanchang, et Nanchang resta pendant des siècles le siège principal de la lignée des Ning. Le roi aux vingt-cinq frères avait, lui aussi, beaucoup d'enfants. L'un de leurs nombreux descendants naquit en 1626, dans la onzième génération de la branche Yiyang de la lignée des Ning, et fut appelé Chu Ta.

L'histoire qui va suivre parlera de Chu Ta, le prince de Yiyang, descendant lointain du roi Ning, dix-septième fils du patriarche des Ming.

Prince, Chu Ta connut une jeunesse dorée. A l'âge de huit ans, il commença à écrire des poèmes. Il démontra également très tôt une grande habileté dans la taille des sceaux. Ses talents lui valurent d'être admiré et choyé. Ces années étaient insouciantes et pleines d'avenir.

3 Le père de Chu Ta pratiquait la peinture et la calligraphie. Son père à lui avait également été un peintre et un érudit, un homme dont on parlait avec respect.

La chambre de Chu était décorée d'un dragon sur un long rouleau mural, que son grand-père avait peint pour lui. Aux yeux du jeune Chu, ce dragon paraissait l'être le plus grand du monde. Son long corps serpentait en courbes pleines de rythme, et il semblait si vivant que Chu se réjouissait chaque matin de voir qu'il n'avait pas changé de position pendant la nuit.

Dans ses cauchemars, le monstre se détachait du papier en crachant le feu, et le petit Chu devait sauter à l'eau pour se protéger. Il plongeait, et au contact de la surface de l'eau, les flammes se transformaient en une vapeur sifflante. Regardant à travers le liquide, il voyait, entourés d'une nuée, les yeux verts, étincelants et les narines dilatées du dragon. Même à la lumière du matin, le dragon semblait pouvoir s'envoler à tout moment, ou bien s'échapper de son papier en enflammant tout autour de lui. Sa peau écailleuse paraissait scintiller d'une couleur qui variait du vert au turquoise en fonction de la lumière.

Pourtant le grand-père n'avait pas employé de couleurs, seulement de l'encre noire sur du papier brunâtre.

A l'occasion de l'un de ses premiers anniversaires, le père lui peignit un immense lotus. Chu n'avait encore jamais vu une telle plante et ne connaissait même pas son nom.

Son père coucha une grande feuille de papier de riz à même le sol et prit le pinceau aux poils denses. Il le trempa dans l'encre et essuya la touffe de poils sur une pierre en forme de pêche. Puis, d'un seul trait de pinceau, long et généreux, il traça un léger arc du bas jusqu'en haut de la feuille. Sous ses mains, la partie supérieure du trait se transforma en une fleur.

Tout en bas de la tige, le père peignit, sur toute la largeur de la feuille, une surface d'un gris luisant, qui se condensa par endroits en taches sombres. Une fois que l'encre fut séchée, il accrocha le papier peint au mur.

C'est alors que Chu remarqua que la fine tige du lotus sortait d'une eau sale et boueuse pour ouvrir sa fleur dans l'air pur du printemps.

Ne voyait-il pas une fleur ? Mais pourquoi lui paraissait-elle blanche ? Son père

n'avait-il pas trempé son pinceau dans l'encre la plus noire ?

Quelques feuilles flottaient sur l'eau, et il sembla même à Chu qu'il ressentait la douce brise qui passait sur l'eau, déformait légèrement la tige et lui soufflait aux narines l'odeur de la fleur.

Son père restait assis. Il regardait la feuille, les sourcils froncés sans dire un mot. Peut-être qu'à ce moment précis, il aurait aimé parler de cette plante accrochée au mur à son fils, qui la regardait, les yeux écarquillés et les lèvres serrées.

Mais son père resta muet. Chu ne l'avait encore jamais entendu parler. Il avait cependant l'impression de bien connaître sa voix.

Ils étaient assis, côte à côte, et ils regardaient le tableau. Tout à coup, Chu crut entendre la gorge de son père émettre un gargouillis, et il lui saisit le bras. Mais son père n'avait rien dit, il tournait simplement la tête, le regardait avec ses vieux yeux pleins d'eau, et, à chaque extrémité, la ligne entre ses lèvres se tordait légèrement vers le haut.

— Tu viens de gargouiller, père, dit Chu. Comme un poisson sous l'eau.

Son regard fixa à nouveau la fleur de lotus.

Le poisson resta muet.

— Je suppose que tu m'as déjà tout dit.

4 Un jour, son père le fit marcher pieds nus dans une bassine pleine d'encre, puis sur toute la longueur d'un rouleau de papier. Au début, les traces que laissait Chu étaient noires et humides, puis elles s'éclaircissaient à chaque pas, jusqu'à devenir presque invisibles. Alors il sauta du papier sur le sol en bois.

Le père prit le pinceau et inscrivit sur le bord supérieur du rouleau : *Une petite portion du long chemin de mon fils Chu Ta*. Et plus bas, il nota : *On trace un chemin en le parcourant*.

Le palais possédait son propre atelier de fabrication de pinceaux et d'encre. Chu aimait regarder travailler le maître et ses assistants. L'atelier était sombre et poussiéreux à cause des fours ouverts. C'est de ce feu là-bas que provient mon dragon, pensa Chu, et aussi la fleur de lotus blanche.

Un jour, après qu'il l'eut supplié plusieurs fois, le maître lui expliqua la fabrication de l'encre.

— Il nous faut deux ingrédients pour la fabriquer, dit-il, de la suie et de la colle. La suie fournit la couleur et la colle le liant. Nous mélangeons les deux ingrédients, puis, dans des mortiers, nous les transformons en une

masse malléable. Nous pressons la pâte ainsi obtenue dans des moules en bois, et nous la laissons sécher jusqu'à ce qu'elle soit toute dure.

— Qu'est-ce que c'est, la suie ? demanda Chu.

— En forêt, nous ramassons de vieilles branches de pin pleines de résine, puis nous les brûlons dans les fours, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une fine poudre noire. La suie.

— Et comment faites-vous la colle ?

— Pour fabriquer la colle, nous faisons venir des bois de daim du canton de Dai. Nous découpons les bois en morceaux longs comme le doigt et nous les plaçons dans le fleuve. Ils restent douze jours et douze nuits dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils soient bien propres. Puis nous mettons ces morceaux dans une grande poêle. Si on les cuit longtemps, ils se transforment en une bouillie épaisse. Et si on les cuit encore plus longtemps, ils deviennent de la colle. Pour bien mélanger cette colle avec la suie, il faut trente mille coups de pilon dans le mortier en fer.

Le maître lui dit de regarder dans un immense chaudron, où une soupe de morceaux

de bois de daims était en train de cuire, mais Chu se boucha le nez et détourna la tête.

— Ça sent mauvais !

— L'odeur n'est pas très agréable, c'est juste. Votre père lui non plus ne l'aimait pas. C'est pour cela qu'il a inventé sa propre recette.

Le maître prit un petit flacon sur une étagère.

— Tenez, prince, sentez ceci.

Une agréable odeur musquée monta aux narines de Chu.

— C'est un mélange de clous de girofle, de camphre et de musc. Nous nous en servons comme parfum. Son arôme est plus puissant que l'odeur de la colle.

Le maître lui mit une seconde fiole sous le nez. C'était une odeur fruitée, enivrante, que Chu aima sur-le-champ.

— C'est une infusion d'écorces de grenadier, dit le maître. Il s'agit d'une préparation spéciale de votre père, qu'il ajoute systématiquement. C'est pour cela que son encre s'appelle l'*Envoyée du grenadier*.

Le maître leva l'index et regarda sévèrement Chu dans les yeux :

— Mais moi, prince, je ne vous ai rien dit.

5 Al'âge de treize ans, Chu Ta se fit inscrire à Nanchang comme étudiant dans le service de l'Etat. Un brillant avenir s'ouvrait devant lui : la vie d'un noble ami des arts et des lettres, partageant son temps entre la contemplation des belles choses, la gestion des affaires provinciales et les plaisirs personnels.

Quelques années plus tard à peine, la famille du prince lui choisit pour épouse une jeune fille de bonne extraction. La première année de mariage ne s'était pas encore écoulée qu'elle donnait naissance à un enfant.

C'était l'année qui marqua la fin de la dynastie des Ming et l'avènement de la dynastie des Qing.

Ce fut d'abord la capitale qui tomba aux mains des Mandchous. Mais, après la chute de Pékin, la majeure partie du pays restait sous domination chinoise. Les Mandchous commencèrent alors la conquête progressive de l'empire à partir de la capitale. Au cours de leur campagne, ils parvinrent très vite à rallier des collaborateurs chinois.

Depuis longtemps, Nanjing avait joué le rôle d'une capitale au sud. Les princes Ming purent y maintenir leur règne après la chute

de Pékin. Mais un conflit éclata au sujet de la succession au trône. Parmi tous ces concurrents, ce fut finalement le prince de Fu qui fut désigné nouvel empereur par une clique de grands fonctionnaires.

Le prince de Fu était connu pour ses mœurs légères. Son père avait été débusqué et assassiné par des gens du rebelle Li. Une fois intronisé, le prince envoya quatre armées au nord pour défendre les rives du Yang-tseu-kiang. Mais des luttes de pouvoir éclatèrent entre les quatre généraux. Au lieu de faire front contre les assauts des Mandchous, les soldats traversèrent les villages en pillards. L'ennemi approchant, seul un des généraux, Shi Kefa, fit preuve de la détermination nécessaire pour le combattre, jusqu'à ce qu'une coterie de rivaux de Nanchang le renversât.

La patrie de Chu, Nanchang, se trouvait au sud-ouest de Nanjing, dans la province du Jiangxi. C'était là que le prince vivait dans son palais, avec sa femme et son jeune fils.

Des nuages sombres couvraient le ciel, mais aucune tempête n'avait encore atteint la terre.

6 Les Mandchous tenaient à leur organisation des *Huit Bannières* et commençaient à stationner des garnisons de porteurs de bannières à tous les points stratégiques. Ils reprirent le système administratif chinois existant, sans grandes modifications. Ils ne touchèrent pas aux domaines des propriétaires terriens. Ils ne cassèrent pas leur bol de riz, comme dit le proverbe, car les Mandchous admiraient la culture chinoise. Par conséquent, les érudits affluèrent vers la capitale, pour servir leurs nouveaux maîtres et dans l'espoir d'une prompte promotion.

Le gouvernement de Nanjing essaya de négocier avec les Mandchous. Ils envoyèrent des émissaires à Pékin pour suggérer que les Mandchous limitent leur volonté de puissance au territoire septentrional de la Grande Muraille. Mais les émissaires ramenèrent la contre-suggestion que Nanjing devait, elle aussi, reconnaître la souveraineté des nouveaux maîtres. Ce n'était qu'à cette condition que Nanjing pourrait subsister en tant que siège d'un Etat vassal du sud de la Chine.

En réalité, aucune des deux parties n'était sérieusement intéressée par des négociations,

ou par un quelconque compromis. Alors que les émissaires étaient encore en route pour Nanjing, les Mandchous mettaient déjà sur pied leur armée pour la conquête du sud.

Quand ils attaquèrent la ville de Yangzhou, sur la rive nord du Yang-tseu-kiang, ils se heurtèrent pour la première fois à une résistance notable. Le général Shi Kefa défendit héroïquement la ville contre l'écrasante supériorité des assaillants. Il put tenir Yangzhou pendant huit jours ; le neuvième jour, les Mandchous brisèrent les portes.

A la vue des soldats qui déferlaient, les hommes s'accroupirent sur le sol, aucun d'eux n'osa fuir. Ils baissèrent la tête, dégagèrent le cou et attendirent le coup d'épée. Les jeunes femmes essayèrent d'acheter leur vie avec leur corps et s'offrirent aux soldats. Certains se cachèrent parmi les débris, s'enduisirent le corps de saletés et tentèrent de se dissimuler. Mais les soldats percèrent les ordures à coups d'épieux, jusqu'à ce que le dernier de ceux qui se dissimulaient en sortît en rampant comme un rat effrayé.

Le général fut fait prisonnier. Beaucoup de ceux qui avaient vécu la même situation

avaient fini par rejoindre le camp des vainqueurs, mais lui refusa et resta fidèle à ses anciens maîtres.

Shi Kefa fut exécuté de la plus cruelle des façons.

Le général chinois Hong Chengchou faisait partie de ceux qui avaient pactisé avec l'ennemi. Après la chute de Yangzhou, il mena les armées Qing plus au sud. En été 1645, celles-ci se trouvèrent aux portes de Nanjing. Sous la pression du danger, le gouvernement du prince Fu vola en éclats. L'un de ses propres généraux le livra aux Qing. Ceux-ci le déportèrent à Pékin, scellant ainsi son destin. Quelques mois plus tard, il était mort.

Certains princes Ming essayèrent de prolonger encore le règne de leur dynastie. Mais leurs tentatives demeurèrent vaines. Le prince de Lu s'établit comme régent dans la province du Zhejiang. Mais il ne put subsister longtemps sans ressources, ni ravitaillement.

Un autre, le prince de Tang, fut nommé empereur en août 1645. Son principal allié était un ancien pirate, Zheng Zhilong, qui avait réussi sa mue en homme d'affaires et fonctionnaire fortuné. Mais en tant que chef

militaire, Zheng ne pouvait se mesurer à la puissance des Mandchous. Quand il finit par se rendre, les cols des montagnes vers le Zhejiang et le Fujian, qu'il avait la charge de contrôler, devinrent accessibles aux conquérants, et les Mandchous purent continuer sans encombre leur expansion dans les nouvelles préfectures et provinces.

Le prince s'échappa vers le Hunan. Là-bas, il se vit confronté aux restes des troupes dispersées du chef rebelle Li. Ses tentatives de mettre sur pied une armée efficace échouèrent. Le prince tomba aux mains des Mandchous et fut exécuté sur-le-champ.

Son frère cadet réussit à fuir vers Guangzhou, où il put tenir encore deux mois, ombre du règne de naguère. Quand les troupes des Qing, emmenées par un général chinois qui avait changé de bord, y entrèrent à leur tour, l'ombre disparut. Le soleil des Ming s'était éteint.

7 Le père de Chu Ta mourut à l'époque du changement de régime. Le prince de Yiyang venait d'avoir dix-neuf ans. A la cour, il avait déjà acquis une réputation d'orateur brillant, doté d'un humour ravageur. Dans les discussions et les débats, il semblait infatigable.

A présent, il fixait son père mort, les lèvres serrées, sans dire un mot. Il avait sans cesse la même image devant les yeux : la longue tige d'un lotus, brisée par le vent, tombait dans l'eau sale d'un étang, et sa fleur blanche s'y enfonçait peu à peu.

Le lendemain aussi, chaque fois que sa femme lui adressait la parole, il ne répondait rien. Il en fut de même les deux jours suivants.

Son silence se prolongea pendant des semaines. Chu avait perdu l'usage de la parole.

Un matin, il se leva et inscrivit en grands caractères le signe *ya* sur sa porte : muet.

La nouvelle de la mort du maître se répandit parmi les calligraphes, et plusieurs d'entre eux vinrent exprimer leurs condoléances à Chu. Chu les reçut en gesticulant et avec des regards éloquents, mais il n'adressa la parole à aucun. Au cours des conversations, il utilisait les mains et son corps tout entier. Quand il était

d'accord, il hochait la tête, quand il ne l'était pas, il la secouait.

Ou alors, il se contentait de regarder droit devant lui.

Un soir, il but de l'eau-de-vie avec les vieux amis de son père. Ils parlèrent des émeutes dans le pays et des atrocités dont ils avaient été témoins. Soudain, Chu se leva et se mit alternativement à rire et à hurler. Plus tard, il chanta des mélodies.

Au moins, je ne suis pas mort, pensa-t-il. Mais à quoi bon ne pas être mort ? Si j'étais un poisson, je plongerais, tout simplement. Mais moi, je vis comme un poisson hors de l'eau.